



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

temps après, Ximenès, à la demande de Ferdinand lui-même, lui rendit la liberté et lui assigna une pension considérable. Quant à son fidèle page, il le fit élever d'une manière distinguée et pourvut magnifiquement à son avenir.

Bernardin survécut plusieurs années à l'archevêque ; il vivait encore du temps de Gomez, qui raconte que, jeune encore, il avait vu ce vieillard à Alcalá, où il vivait dans un repos agréable : il était grêle de taille, avait le regard effronté, un visage rouge et enflammé, le nez long et aquilin (1).

Jean, second frère de Ximenès, lui donna plus de consolation : conformément à ses désirs, il épousa une excellente dame de maison noble. Don Juan Zapala, frère du comte de Barajas, venait de laisser en mourant une fille nommée Eléonore, qui avait reçu une éducation soignée, et dont la mère désirait une alliance avec la famille du grand archevêque. Ximenès, de son côté, n'y étant pas opposé, ce mariage ne tarda pas à se conclure, et l'archevêque fournit le jeune couple de tout ce qui lui était nécessaire, mais sans aucun superflu (2).

(1) Gomez, l. c. p. 946. — (2) Id. l. c. p. 954, 55, etc. Fléchier, l. 1. p. 67-68.

## CHAPITRE VII.

Fermeté du nouvel archevêque. Il commence à prendre part aux affaires de l'État.

QUINZE villes populeuses et un nombre considérable de localités plus petites, formaient le territoire princier du primat de Tolède (1), qui en conséquence avait sous lui une foule de juges et d'employés civils. La mort du cardinal Mendoza mettait fin au pouvoir de tous ces employés ; le nouvel archevêque se hâta donc d'envoyer, en qualité de commissaires, quelques hommes éprouvés, pour établir dans tous les forts, châteaux et villes de sa juridiction, des gouverneurs fidèles, des juges et des administrateurs consciencieux, et pour recevoir leurs serments.

Ximenès montra dès lors, dans une occasion éclatante, avec quelle indépendance il était résolu d'agir, et cette démonstration était d'autant plus nécessaire, qu'on est plus facilement porté à faire valoir toutes sortes de prétentions auprès d'un humble parvenu. Parmi beaucoup d'autres abus introduits en Espagne, un des plus grands était l'usage immoral d'attendre les emplois et les places, non de son propre mérite, mais de la protection et de la faveur d'amis haut placés. Justement indigné de cette pernicieuse coutume, Ximenès songeait au moyen d'écarter à jamais

(1) Prescott, l p. p. 35.

de lui tout patronage et toute exigence de cette espèce ; et à cet effet il saisit la première occasion qui se présenta de manifester clairement et de manière à décourager les aspirants aux places , le peu de cas qu'il faisait de ces sortes de prétentions.

Le poste le plus honorable et le plus lucratif auquel l'archevêque de Tolède eût à pourvoir, était celui de gouverneur de Cazorla , place que le cardinal défunt avait donnée à son frère , Pierre Hurtado Mendoza. C'était un homme tout à fait convenable , juste et plein de capacité , et il pouvait même compter beaucoup sur la reconnaissance du nouvel archevêque envers le défunt. Néanmoins , il rechercha d'abord l'intercession de la reine ; ensuite il envoya plusieurs de ses parents à Ximenès , pour l'informer que le désir d'Isabelle , était que Hurtado conservât sa place , et pour lui rappeler les bienfaits qu'il avait reçus du cardinal défunt. Mais Ximenès repoussa cette intervention de la manière la plus décidée , en déclarant positivement qu'il aimerait mieux renoncer à l'archevêché lui-même qu'au libre choix des officiers et employés qui dépendaient de lui. Les Mendoza irrités rapportèrent à la reine ce qu'ils venaient d'entendre ; mais cette princesse ne s'en émut aucunement et parut deviner les bonnes intentions du prélat non moins énergique que pieux.

Quelques jours après , Ximenès rencontra Pedro Hurtado à la cour , et remarqua que ce seigneur , indigné , cherchait à l'éviter. Lui , au contraire , se dirigea amicalement vers lui et le salua gouverneur de Cazorla , en lui disant : « Maintenant que je suis entièrement libre , je vous rétablis à votre poste , et je suis persuadé que vous servirez à l'avenir la reine , l'Etat et l'archevêque d'une manière aussi consciencieuse que vous l'avez fait jusqu'ici sous votre illustre frère. » De ce jour ils furent invaria-

blement dans les meilleurs rapports , et toute sa vie , Ximenès honora et aima son fidèle gouverneur (1).

Les affaires de l'état réclamèrent , bientôt après son élévation , l'activité du nouveau grand-chancelier.

En ce moment se préparaient des événements pleins d'importance pour l'avenir de l'Espagne , et même pour les destinées du monde. Ferdinand et Isabelle concluaient avec l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> ces traités fameux , à la suite desquels toute la puissance espagnole fut bientôt réunie sous Charles-Quint à celle de l'Autriche , et devint la plus considérable du monde. Don Juan , prince d'Espagne , fils aîné de Ferdinand et d'Isabelle , fut fiancé à Marguerite , fille de Maximilien ; et , d'autre part , l'archiduc Philippe-Beau , fils et héritier de l'empereur , épousa Jeanne , infante d'Espagne. C'est de ce dernier mariage que naquit Charles-Quint qui , par la mort de tous ceux qui y avaient droit avant lui , réunit l'héritage de ses deux aïeux.

Il n'est plus possible de déterminer la part que Ximenès eut à la conclusion de ces traités ; mais ce qui peut déjà faire juger de l'occupation que ces événements lui donnèrent , c'est qu'avant leur accomplissement , il ne put seulement venir à Tolède prendre possession de sa cathédrale. Il était sans doute à Tortosa (2) avec Ferdinand et Isabelle , lorsque les derniers points des traités en question y furent décidés ; et à partir au moins de ce moment , il accompagna Isabelle à Burgos , vers le milieu de juillet , pour y faire les préparatifs nécessaires au départ de la princesse Jeanne pour la Flandre (3). Mais la reine ayant ensuite accompagné sa fille jusqu'au port de mer de Laredo , Ximenès obtint enfin la permission depuis longtemps

(1) Gomez , l. c. , p. 944. Fiéquier , l. 1 , p. 40-41. — (2) Ferreras.

(3) Gomez , l. c. p. 947. Ferreras.

désirée, de se rendre pendant ce temps dans son diocèse, et spécialement à Alcalá, résidence ordinaire des archevêques de Tolède. Seulement, quand la reine revint à Burgos, son grand-chancelier dut y retourner également, pour célébrer solennellement (3 av. 1457) (1) les fiançailles du prince don Juan avec Marguerite d'Autriche. Ximènes avait bien demandé la permission de rester plus longtemps dans son diocèse, mais la reine ne voulut pas qu'un acte si important et si solennel fût accompli par un autre que par le primat du royaume (2).

Un accident funeste retint ensuite Ximènes à Burgos plus longtemps qu'il ne l'aurait cru : dans un des tournois donnés pour embellir cette fête, Alonzo de Cardenas perdit la vie, d'une chute de cheval, et l'archevêque dut donner des consolations à son père affligé, ainsi qu'à la reine attristée de ce malheur (3). Peu de têtes couronnées ont pris une part aussi sincère et aussi cordiale aux infortunes de leurs serviteurs, que cette princesse extraordinaire ; elle avait d'ailleurs une estime particulière pour le père de ce malheureux seigneur ; et déjà elle avait fait l'épreuve de sa fidélité, lorsqu'elle se servit de lui pour mener à bonne fin, en dépit de tous les obstacles, son mariage avec Ferdinand (4).

Ximènes, après avoir rempli ses devoirs à Burgos, se rendit à Tolède et de là à Alcalá, pour prendre enfin solennellement possession de sa cathédrale, et faire quelques règlements salutaires pour son diocèse (5). Mais ces soins ne lui firent pas perdre de vue les affaires de l'État, et l'on était persuadé que, lorsqu'il paraissait à la cour, c'était le bien du peuple qui l'y amenait. En effet, il était

(1) Ferreras place cette cérémonie un jour plus tard.

(2) Gomez, l. c. p. 948. — (3) Id. l. c. p. 948, 421.

(4) Prescott, I p. p. 163. — (5) Il en sera parlé au chapitre XIV.

toujours attentif à son plus grand bien, faisant disparaître, autant qu'il dépendait de son pouvoir, les abus qu'il découvrait, portant les autres à la connaissance de son excellente reine ; il protégeait les pauvres et les faibles contre l'oppression et l'injustice des puissants et des riches ; et il était particulièrement la terreur des employés infidèles, dont il signalait l'arbitraire et les désordres à l'attention de la princesse, par la voie la plus courte (1).

Parmi les nombreux bienfaits dont le pays lui fut redevable, une transformation qu'il opéra en matière d'impôt, a surtout fait bénir sa mémoire par le peuple. Depuis un siècle, les guerres contre les Maures avaient nécessité en Castille l'établissement d'impositions et de contributions extraordinaires, parmi lesquelles s'en trouvait une plus onéreuse que les autres, laquelle devait gêner davantage le commerce et les échanges. On l'appelait *alcavala* ; elle consistait en ce que, à chaque achat ou échange, la dixième partie de l'objet devait être payée au fisc. Cette contribution était excessive ; mais ce qui la rendait plus funeste encore, c'était la manière dont on la prélevait, les chicanes des employés, les fraudes, les mensonges et les faux serments des vendeurs et des acheteurs. Ximènes, quelque désir qu'il en eût, ne put, pour le moment, obtenir l'abolition complète de cet impôt odieux (2) ; mais, sur la proposition qu'il en fit à la reine, il fut réglé (et ce fut déjà un bienfait) que le produit de tout cet impôt serait fixé à une somme moyenne, modérée, et proportionnelle aux villes et aux districts : de cette manière, les bourgeois eux-mêmes

(1) Gomez, l. c. p. 954, et seq.

(2) Peu de temps avant sa mort, Ximènes présenta encore à Charles-Quint une proposition pour l'abolition complète de l'*alcavala*, mais sans succès ; et c'est sans doute à son instigation qu'Isabelle, dans son testament, recommanda de supprimer cet impôt aussitôt qu'on le pourrait. Gomez, l. c. p. 954, 50. Prescott, II p. p. 588. Note 22.

se chargèrent de la perception dans le détail, et la légion entière des *publicains* reçut son congé. Ximenès avait imaginé cette mesure bienfaisante de concert avec don Lopez de Biscaie, financier habile et célèbre; et par là, il avait été utile aux bourgeois aussi bien qu'au fisc, car elle fit supprimer une foule d'appointements odieux, et mit fin à un grand nombre de tracasseries et de querelles. Aussi ce changement obtint-il une approbation si générale, qu'on s'en félicitait mutuellement comme d'une nouvelle ère de prospérité publique (1). Le dernier écrivain de cette époque de l'histoire d'Espagne, Prescott, donne également à cette mesure les éloges qui lui sont dus, lorsqu'il l'appelle *un grand soulagement pour les sujets* (2). »

Sur ces entrefaites, et pendant que Ximenès tenait son premier synode, dont nous parlerons plus tard, il s'était passé dans la famille royale des événements importants, qui réclamèrent l'activité du grand chancelier et sa présence à la cour. Le 3 avril 1497, il avait béni le mariage de don Juan et de Marguerite d'Autriche, et six mois après, ce jeune prince, âgé seulement de 19 ans, et si plein d'espérances, n'était déjà plus qu'un cadavre (3). Une fièvre, dont il avait été attaqué à Salamanque, peu de temps après son mariage, avait triomphé de la faiblesse de sa constitution et mis fin, le 4 octobre 1497, à une vie embellie par l'amour des sciences. Dès la première attaque violente de cette fièvre, le prince lui-même avait perdu tout espoir de guérison, et donné des consolations à ses parents attristés (4).

Quelque temps après, Marguerite ayant mis au monde

(1) Gomez. l. c. p. 954, 44. — (2) Prescott, II p. p. 588.

(3) Né le 31 juin 1478, † 4 octobre 1497. — (4) Mart. Ep. 176 et 182.

un enfant mort, le droit de succession au trône d'Espagne échet à Isabelle, fille aînée des deux rois, mariée depuis peu à Emmanuel, roi de Portugal. Toutefois, l'archiduc Philippe, époux de Jeanne, la seconde fille d'Isabelle, parut songer à élever des prétentions; car, aussitôt après la mort de don Juan, il avait pris le titre de prince de Castille. En conséquence, voulant régler cette affaire et prévenir les différends qui pouvaient s'élever, Ferdinand et Isabelle convoquèrent sans délai les cortès de Castille à Tolède, et celles d'Aragon, à Saragosse, et invitèrent la reine de Portugal à venir avec son époux recevoir les hommages des États. Ximenès, comme sa charge de grand-chancelier lui en faisait un devoir, prit une grande part à toute cette affaire; il assista aux deux assemblées; et à celle de Tolède en particulier, il fut chargé, de concert avec le grand-connétable du royaume, de recevoir les serments d'usage (1).

La prestation de l'hommage parut devoir rencontrer plus de difficultés dans le royaume d'Aragon, où la succession des femmes n'avait pas pour elle la coutume du pays. Dans cette prévision, les deux rois, après la fermeture de l'assemblée de Tolède, se firent accompagner de Ximenès à celle de Saragosse, quoique sa charge de chancelier ne s'étendit pas à l'Aragon. Mais ils ne voulaient pas être privés de ses sages conseils, dont ils eurent en effet le plus grand besoin. Les avis opposés se combattirent avec violence, et aucun pas décisif n'avait encore été fait pour la reconnaissance d'Isabelle, objet de ce débat, lorsque cette jeune princesse mourut en donnant le jour à un fils, le 23 août 1498. Ximenès l'avait préparée à la mort, et les dernières paroles de cette noble princesse avaient été de prier le prélat de consoler ses parents. Il

(1) Ferreras.

se chargea en effet de ce triste devoir, et s'occupa avec zèle d'obtenir l'hommage de l'Aragon pour le jeune Miguel. Par son conseil, ce jeune prince, privé déjà de sa mère, fut porté dans une magnifique litière par toutes les rues de Saragosse, et montré au peuple. Bientôt après, les Cortès aussi lui rendirent hommage, et nommèrent Ferdinand et Isabelle tuteurs de l'héritier du trône qui venait de naître (1).

Ximenès retourna alors en Castille avec la cour, et le jeune Miguel reçut également à Ocana les hommages des États de Castille (janvier 1499) (2). Toutefois il mourut lui-même avant sa deuxième année accomplie, le 20 juillet 1500.

(1) Gomez, l. c. p. 956-957, Prescott, II p. p. 95.

(2) Ferreras. Prescott, II p. p. 96.

## CHAPITRE VIII.

### Ximenès à Grenade. Conversion des Maures.

Au sortir des Cortès d'Ocana, les deux souverains se rendirent à Grenade (en septembre 1499) (1), pour voir de leurs propres yeux la situation de ce royaume naguère encore mauresque, et empêcher, pour l'avenir, les dangereuses conspirations des Maures espagnols de concert avec leurs frères d'Afrique, ainsi que les invasions et les déprédations de ces derniers. Il y avait sept ans qu'ils avaient arraché le pouvoir à Boabdil, dernier souverain maure, mais en laissant par des traités au peuple soumis, son culte et ses mosquées, ses biens, ses lois, ses usages, ses magistrats, et en lui faisant des concessions dont aucun Castillan ne jouissait (3).

Isabelle avait placé à la tête du gouvernement politique de Grenade, le comte Mendoza de Tendilla; et sous son administration prudente et modérée autant que ferme et bienveillante, les Maures possédaient en réalité la mesure de bonheur et de bien-être dont jamais peuple soumis

(1) Sic. P. Mart. Ep. 244. Il était du voyage. Ferreras le place par erreur au mois de mars.

(2) Ainsi, le commerce des Maures n'était pas soumis aux taxes en usage, et un esclave maure devenait libre si, d'une autre partie de l'Espagne, il se sauvait à Grenade. Voir chap. III. Item, Prescott, II p. p. 167.

ait pu concevoir l'espérance, même dans les circonstances les plus favorables (1).

Isabelle n'avait pas été moins heureuse en faisant choix du bon et pieux Talavera pour archevêque de Grenade. Il était naturel que les rois catholiques eussent la volonté de rétablir le siège épiscopal, qui avait existé à Grenade avant l'invasion des Maures. Le sentiment religieux seul devait déjà les y engager; ils le désiraient également par considération pour les Espagnols qui s'établissaient dans le royaume conquis; mais la politique surtout l'exigeait impérieusement, afin d'unir les Maures au reste de l'Espagne par la religion chrétienne. Ainsi, tandis que les deux souverains repoussaient (ce qu'ils firent à plusieurs reprises), comme contraire aux traités, la demande de contraindre par la violence les Maures à se faire chrétiens, et qu'ils étaient sérieusement résolus à ne pas troubler ce peuple dans ses usages (2), ils se croyaient, d'autre part, pleinement dans le droit d'établir à Grenade une *mission pacifique* et un évêché catholique.

Né dans une humble condition à Talavera, ville de l'archevêché de Tolède, le hiéronymite, frère Ferdinand de Talavera, était devenu par sa vertu et sa sagesse, confesseur des rois catholiques et évêque d'Avila. Mais après la conquête de Grenade, il sollicita sa démission des deux rois, pour pouvoir consacrer le reste de sa vie à la conversion des infidèles. Cette demande détermina la pieuse reine à le proposer au pape pour le nouveau siège

(1) Prescott, II p. p. 426, 427.

(2) On fit même en faveur des Maures des exceptions aux lois. Ainsi, pour combattre le luxe qui dominait à cette époque, Isabelle avait défendu à ses sujets de porter des vêtements en soie. Les Maures furent exemptés de cette défense, de peur de les troubler dans une ancienne coutume nationale. Prescott, II p. p. 430, note 11 et p. 605.

érigé à Grenade, et quoique cet archevêché fût inférieur au siège d'Avila, sous le rapport des revenus, Talavera refusa constamment l'augmentation de traitement que la reine voulait le forcer d'accepter (1). Nous avons vu plus haut comment sa translation à Grenade eut pour suite la nomination de Ximenès à la charge de confesseur de la reine, et l'on verra plus clairement encore comment ces deux prélats, égaux en vertu et en piété, se ressemblaient aussi en ce que, avec de grands revenus, ils étaient, par rapport à eux-mêmes, pauvres et économes, mais généreux au plus haut point, quand il s'agissait d'objets relatifs au bien public. En effet, le nouvel archevêque de Grenade dépensait la plus grande partie de ses revenus en œuvres de bienfaisance, et ce n'était pas chose rare pour lui de partager, comme saint Martin, ses propres vêtements avec les pauvres (2). Il était en si bons rapports avec le comte de Tendilla, que Pierre Martyr les appelle *une ame dans deux corps* (3).

Mais Talavera devait aussi, comme chrétien et comme évêque, soigner le bien spirituel des pays nouvellement acquis, et considérer la conversion des Maures comme le but suprême de ses desirs. A cet effet, quoique dans un âge avancé, il apprit encore lui-même l'arabe, pria son clergé d'en faire autant, et fit traduire en cette langue les plus beaux passages du Nouveau Testament, ainsi que la liturgie et le catéchisme, afin de poser un fondement suffisant à la mission qu'il voulait donner aux Maures (4). Ce n'étaient pas la violence, l'autorité et la terreur, mais

(1) Marmol Carvajal, *Historia del rebelion y castigo de los Moriscos*, etc. T. I, p. 405, 406. Prescott II p. p. 427.

(2) Prescott, II p. p. 428, note 5.

(3) Mart. Ep. 249. Vivunt namque duo hæc comitis et antistitis corpora sub uno spiritu, tanta est tamque efficax inter ambos amicitia.

(4) Marmol Carvajal I c. p. 408. Prescott, II P p. 428-429.

l'instruction donnée avec douceur, et la force intime de la vérité chrétienne, ainsi que le spectacle d'un culte plein d'élévation, qui devaient peu à peu mener à Jésus-Christ le peuple conquis. Mais la meilleure recommandation de la croyance nouvelle pour les Maures, c'était la pureté de mœurs de l'archevêque lui-même, son angélique douceur et sa bienfaisance, dont l'influence victorieuse opéra, en effet, de très-fréquentes conversions. Aussi le nombre des nouveaux chrétiens croissait-il de jour en jour, et personne à Grenade n'était plus aimé que le grand *alfaqui* des chrétiens, comme les Maures appelaient Talavera (1).

Le gouvernement toutefois appuyait aussi la mission, soit par les avantages qu'il accordait aux convertis, soit en détournant d'eux les préjudices dont ils étaient menacés; et les deux rois profitèrent spécialement de leur présence à Grenade, dans l'automne de 1499, pour favoriser le bien matériel et le commerce de cette contrée, et pour seconder la mission parmi les Maures. C'est dans cette intention qu'ils appelèrent Ximenès à Grenade, et c'est probablement par suite de ses conseils que parut la loi du 31 octobre 1499, dont Llorente lui-même loue la modération. Par cette loi, il était défendu à un Maure de déshériter son fils pour s'être converti au catholicisme; et les filles maures qui se convertissaient étaient dotées par l'État, à l'aide des biens acquis par la conquête de Grenade. Les mêmes fonds devaient aussi servir à racheter des esclaves maures convertis (2).

De ce moment, Ximenès se partagea pour quelque temps avec Talavera, le travail de la mission des Maures, et le doux archevêque de Grenade y consentit d'autant

(1) Marmol Carvajal, l. c. p. 407. Prescott, II p. p. 429.

(2) Prescott II p. p. 430. Llorente, Hist. crit. de l'inq. Paris, 1837, t. I, p. 334.

plus volontiers qu'il avait plus à cœur l'honneur de Dieu et le salut des âmes, que son autorité exclusive dans son diocèse. A leur départ de Grenade pour Séville, en novembre 1499, les rois catholiques recommandèrent aux deux prélats la continuation pacifique de leurs pieux efforts; et en effet, les deux archevêques désiraient enlever aux Maures tout motif de plainte au sujet de la religion, autant qu'ils songeaient à poursuivre avec zèle l'œuvre de leur conversion.

Ximenès, pour atteindre ce but, imagina un expédient nouveau et excellent. Il invitait souvent chez lui les principaux *alfaquis* ou prêtres maures, ainsi que leurs savants; les entretenait presque chaque jour de sujets religieux, et cherchait à gagner leurs cœurs par des manières amicales. Il ne dédaignait pas même, pour accroître l'influence de sa parole auprès des plus sensuels, de leur faire des présents agréables, soit d'habillements qu'ils aimaient, soit d'autres choses; et dans ce but, il avait grevé pour plusieurs années à l'avance les revenus de son archevêché. La conversion de quelques *alfaquis* entraîna bientôt celle d'un grand nombre de Maures; et au bout de deux mois de travail, Ximenès put en baptiser 4,000 en un jour, le 18 décembre 1499. Comme dans les grandes missions, il conféra ce sacrement non par ablution, mais par aspersion; et le jour de cet événement fut dans la suite célébré annuellement comme un jour de fête, dans les diocèses de Tolède et de Grenade (1).

La suite répondit à cet heureux début, de sorte qu'en peu de temps, au rapport de Gomez, une partie considérable de Grenade eut adopté le christianisme, et que la ville commença à présenter un extérieur tout chrétien.

(1) Gomez, l. p. 958. Marmol Carvajal, l. p. 443-444. Prescott, II, p. p. 432.

Ainsi, par exemple, on commença à y entendre souvent le son des cloches, interdit chez les Sarrasins, sous peine d'amende, et Ximenès, à qui l'on attribuait ce changement, reçut des Maures, le surnom d'alfaqui campanero (1).

De tels résultats devaient nécessairement provoquer une réaction de la part des Maures plus rigides. Aussi, plusieurs des plus distingués, voyant avec une profonde douleur la ruine dont la foi de leurs pères était menacée, et voulant désormais empêcher de toutes leurs forces le passage des leurs au christianisme, essayèrent d'inspirer la haine contre notre religion, et de semer le mécontentement contre le gouvernement (2). Il est hors de doute que ces tentatives étaient en grande partie injustes, séditeuses, et dès lors punissables; aussi Ximenès fut-il dans son droit, lorsqu'il fit arrêter ceux qui criaient le plus haut. Mais, d'autre part, son zèle lui fit dépasser les bornes du traité conclu entre la couronne et les Maures, lorsqu'il tenta de faire instruire par force les prisonniers dans la foi chrétienne au moyen de ses chapelains, et qu'il permit de traiter avec sévérité ceux qui ne s'y prêtaient pas (3). A cette dernière catégorie avait appartenu Zégri, noble Maure, issu de la célèbre famille d'Abenhamar, tant chantée par les poètes, lequel avait combattu les Espagnols avec gloire dans les dernières guerres de Grenade, et qui jouissait d'une grande considération parmi les siens. Ximenès avait chargé de sa conversion le chapelain Pierre Léon, et celui-ci, après avoir en vain employé la douceur, était passé à un tel degré de rigueur, que Zégri, faisant allusion à son nom, disait plus tard : « Que Ximenès

(1) Gomez, l. c. p. 958. Prescott, II, p. 132, note 16.

(2) Marmol Carvajal, l. c. p. 104. Fléchier, l. I, p. 87.

(3) Llorente, du reste, n'accuse pas Ximenès lui-même, mais les ecclésiastiques ses subordonnés. Hist. etc., T. 4 p. 325.

n'avait qu'à lâcher son *lion*, et qu'en peu de jours le maure le plus opiniâtre serait converti. » En effet, Zégri lui-même n'avait encore supporté que pendant quelques jours le jeûne et les liens, lorsque tout à coup il demanda à être conduit devant le grand alfaqui des chrétiens, et déclara que la nuit précédente, Allah lui était apparu et lui avait ordonné de se faire chrétien. Ximenès en éprouva une joie extraordinaire, et baptisa aussitôt le nouveau converti. Zégri demanda au baptême le nom de Fernando Gonzalvo, en l'honneur du Grand Capitaine, avec lequel il avait autrefois combattu dans la plaine de Grenade; et tout le reste de sa vie, il montra un si grand zèle pour la religion chrétienne, que beaucoup de personnes crurent pleinement à la réalité de la manière extraordinaire dont Dieu l'avait appelé au christianisme (1).

Il s'attacha dès lors tout spécialement à Ximenès avec une fidélité inviolable; il était toujours à ses côtés, et l'archevêque l'employa dans une foule d'affaires, qui exigeaient un zèle ardent pour le christianisme, et la prudence la plus consommée. Il s'en servit en particulier pour la conversion des Maures; et en effet, Zégri en convertit un grand nombre, tant par ses discours que par son exemple (2). Ces succès fortifièrent Ximenès dans l'espoir que bientôt l'islamisme expirerait à Grenade, et il ne voulut plus écouter les conseils de ceux qui, moins empressés, voulaient attendre de l'avenir la victoire complète de la foi. Il crut, au contraire, que tarder et attendre, c'était se rendre coupable envers les Maures dont on pouvait sauver les âmes, et qu'une chose si excellente demandait plutôt à être hâtée que retardée et différée (3). Il voulut en conséquence anéantir l'isla-

(1) Marmol Carvajal, l. c. p. 115. Gomez, l. c. p. 959.

(2) Gomez, l. c. p. 959. Fléch. l. I, p. 89. — (3) Gomez, l. c. p. 959, 27 seq.

tans, courut aux armes, et renforcé par les infidèles des autres parties de la ville qui se joignirent à l'émeute, se porta en fureur et avec grand tumulte vers la demeure de Ximenès, pour anéantir l'oppresseur de leur liberté et ses suppôts. Quelques jours auparavant, ils avaient célébré sa générosité par des hymnes, dans les mêmes rues qu'ils traversaient alors en rugissant et altérés de son sang. A cette inconstance choquante des Maures, opposons, par un contraste frappant, l'héroïque égalité d'âme que montra alors l'archevêque. Tandis que ses amis voulaient le conduire par une route secrète à la citadelle de Grenade, la célèbre Alhambra, il protesta que c'était surtout à l'heure du danger qu'il croyait devoir ne pas s'éloigner des siens; il les anima par son exemple à une courageuse résistance, et régla avec sagesse et dans le plus grand calme, les préparatifs de défense de sa maison. Il réussit de cette manière à résister pendant toute la nuit aux assauts du peuple; et dès le point du jour, le noble comte de Tendilla amena de l'Alhambra des secours armés, qui sauvèrent l'archevêque de ce danger. Toutefois la révolte dura encore pendant neuf jours (1).

Le comte de Tendilla commença par envoyer un parlementaire aux rebelles, afin de les engager à rentrer dans le repos; mais ceux-ci lui brisèrent sur le corps le bâton, insigne de sa charge, et le mirent à mort (2). Ximenès manda alors de nouveau les alfaquis, et tâcha de calmer la foule par des paroles amicales; mais l'émeute ne s'apaisait pas. Alors l'archevêque Talavera fit une tentative aussi heureuse que périlleuse. Accompagné d'un seul chapelain, qui portait devant lui la croix épiscopale,

(1) Gomez, l. c. p. 960. Marmol Carvajal, l. c. p. 416-120.

(2) Mart. Ep. 242.

à l'exemple du pape S. Léon marchant au devant d'Attila, il se rendit à pied au devant des infidèles révoltés, l'air aussi serein qu'il allait prêcher les vérités de la foi à des hommes désireux de leur salut. La vue de leur prélat, si doux et si généralement aimé, adoucit aussitôt un grand nombre de ces hommes irrités, et les masses se pressèrent autour de l'homme de Dieu, pour baiser le bord de ses vêtements.

Le comte de Tendilla mit à profit ce calme momentané au milieu d'un ouragan furieux; il parut aussi devant la foule comme un messenger de paix et dans un attirail pacifique; et comme marque de ses bienveillantes intentions, il jeta au milieu de la foule son bonnet d'écarlate; ce qui fut accueilli par de grands cris de joie. Ces deux hommes populaires représentèrent alors aux Maures, combien était superflue de leur part la lutte entreprise contre la puissante Espagne, et qu'elle ne pouvait être pour eux qu'une source de calamités; tandis qu'au contraire, s'ils rentraient sur-le-champ dans le calme, le comte et l'archevêque useraient de toute leur influence pour obtenir le pardon royal en faveur de ceux qui se repentiraient; et pour preuve de la sincérité de ses intentions, le comte laissa en ôtage dans l'Albaycin son épouse et ses deux enfants. Cela eut son effet, et l'émeute commença à se calmer (1).

Pendant ces événements, les rois catholiques étaient à Séville, et Ximenès ne négligea pas, dès le troisième jour du soulèvement, de leur en donner promptement la nouvelle. Les lettres étaient faites, lorsqu'un patricien de Grenade offrit pour les porter un Ethiopien, son esclave, coureur extraordinaire, qui pouvait en deux

(1) Mart. Ep. 242. Marmol Carv. l. c. p. 449. Prescott, II p. p. 138-139.

jours faire 50 lieues d'Allemagne. Ximenès accepta ; mais l'esclave s'enivra en chemin , s'endormit , et n'arriva en vue de Séville qu'au bout de cinq jours ; de sorte que le bruit de ce qui s'était passé à Grenade était déjà depuis longtemps parvenu aux oreilles du roi et de la reine, avec toutes sortes de circonstances qui défiguraient ou grossissaient les événements , et faisaient croire que déjà Grenade était perdue. A cette nouvelle , toute la cour fut consternée, et le roi en particulier se répandit en plaintes contre Ximenès, dont le zèle imprudent lui faisait perdre le fruit de tant de sanglantes guerres et des travaux de plusieurs années. Cela réveilla même dans son cœur d'anciens sentiments d'aigreur, et il fit à Isabelle d'amers reproches , d'avoir , en dépit de ses désirs , nommé archevêque de Tolède , non son fils naturel , Alphonse d'Aragon , mais un moine incapable. Isabelle elle-même commençait à prendre le change sur le compte de Ximenès , dont elle ne s'expliquait pas le silence énigmatique ; et en conséquence , elle chargea son secrétaire Almazan de demander par écrit un prompt rapport à l'archevêque , et de le blâmer énergiquement d'avoir jusqu'alors omis de donner des renseignements.

Cependant Ximenès , ne doutant pas que l'esclave n'eût exactement transmis sa dépêche , était sans inquiétude sous ce rapport ; mais lorsqu'il reçut la lettre du secrétaire royal , il se repentit d'avoir confié une commission si importante à un homme de cette condition ; et sur-le-champ il envoya le Franciscain François Ruyz à Séville , pour instruire les souverains du véritable état des choses , et leur dire qu'aussitôt les troubles complètement apaisés , il se rendrait en personne à la cour pour justifier sa conduite. C'est ce qui eut lieu ; et , s'étant rendu à Séville , il se défendit avec tant de succès que les deux rois , non-seulement se tranquillisè-

rent, mais lui donnèrent même de grands éloges, en sorte qu'il fut encore en plus grande faveur qu'auparavant (1). Alors, sur son conseil , on posa aux habitants du quartier révolté l'alternative de recevoir le baptême ou d'être punis comme coupables de haute trahison (2). Le résultat de cette mesure fut que presque tous les Maures de la ville et des environs de Grenade passèrent au christianisme , et que les autres s'enfuirent dans les montagnes ou en Barbarie , afin de pouvoir conserver la croyance de leurs ancêtres (3).

Sans doute, comme l'observe Pierre Martyr , ce n'était là qu'une conversion extérieure et forcée , de sorte que Mahomet vivait toujours dans le cœur de ceux , dont les lèvres confessaient le nom de Jésus-Christ ; mais ce même savant observe avec raison , que c'était moins de la génération présente que de leur postérité, qu'on devait attendre le fruit de ce changement.

Le nouvel historien nord-américain, Prescott (4), porte sur Ximenès un jugement bien sévère, à l'occasion de cette conversion des Maures , lorsqu'il traite sa manière d'agir de *chef-d'œuvre de casuistique monacale* , parce qu'il alléguait la révolte des Maures comme un motif de violer les traités antérieurs. Et cependant, ce sont en effet les Maures qui , par leur révolte , ont les premiers violé ces traités ; et il serait difficile de trouver dans tout l'univers un seul gouvernement, qui se crût obligé de maintenir à des sujets rebelles, les avantages qu'il leur aurait accordés sous la condition d'une soumission pacifique et fidèle (5).

(1) Gomez , l. c. p. 964. Marmol Carvajal. l. c. p. 424.

(2) Mart Ep. 245. Marmol Carvajal. l. c. p. 422.

(3) Marmol Carvajal, l. c. p. 493.

(4) Hist. de Ferd. et d'Isab. II p. p. 469.

(5) Voir p. 72 les premières menées séditionnaires des Maures, à l'occasion des

De la cour, Ximenès revint bientôt à Grenade, pour aider l'archevêque de cette ville, à instruire les nouveaux baptisés et habituer ces derniers à l'usage des cérémonies sacrées. C'était un spectacle touchant, de voir ces deux éminents prélats instruire eux-mêmes les plus pauvres et agir avec la concorde la plus admirable. Ils ne différaient de manière de voir que sur un seul point. Talavera, comme nous l'avons vu, avait déjà fait traduire en arabe quelques parties des Saintes Ecritures et quelques livres de religion, et il désirait faire faire une version complète de la Bible. Ximenès, au contraire, voulait qu'on ne mît entre les mains des nouveaux convertis que des livres de dévotion et d'édification, et non la Bible entière; il signalait les dangers de cette lecture pour des chrétiens encore faibles dans la foi. Son avis prévalut, et le plan de Talavera resta sans exécution; mais l'amitié des deux prélats n'en fut pas altérée, et plus d'une fois on entendit le bon Talavera répéter: « Ximenès a remporté de plus grandes victoires que Ferdinand et Isabelle; car eux n'ont conquis que le sol de Grenade, tandis que lui, il a conquis les âmes. » (1).

Ximenès ne recevait pas de moindres éloges dans tout le reste de l'Espagne; ceux mêmes, en effet, pour qui la religion était indifférente, devaient apprécier les grands avantages politiques que la conversion des Maures promettait de procurer à l'Espagne. Il n'y avait encore, il est vrai, de converti que Grenade; les autres parties de l'ancien royaume maure étaient encore vouées à l'islamisme;

conversions libres qui avaient lieu. Ximenès violait-il le premier les traités comme l'auteur semble le dire en cet endroit, lorsque provoqué par ces menées, il les forçait à se laisser instruire et punissait même les plus récalcitrants?

(1) Gomez, l. c. p. 961. Fléch., I. I, p. 96-97. Prescott, II p. 443.

mais les habitants de ces contrées ne tardèrent pas à violer aussi les traités et perdirent ainsi, comme les rebelles de l'Albaycin, le libre exercice de leur ancienne religion.

Après la mission de Grenade, Ximenès était retourné dans son diocèse, où il fit célébrer des fêtes en action de grâces de ce qui s'était passé. Il fit ensuite des visites épiscopales, soigna sa santé affaiblie par des travaux sans relâche, et pressa de nouveau avec ardeur la construction de son université d'Alcala. Après cela, les deux rois le rappellèrent encore à Grenade, à l'occasion des nouveaux soulèvements qui avaient éclaté parmi les Maures des montagnes (1500) (1).

Au sud-est de Grenade, s'étendent sur une longue ligne transversale, les montagnes sauvages de l'Alpujarras, qui de tout temps avaient fourni aux rois maures leurs meilleurs guerriers, lesquels dans les dernières guerres contre Ferdinand, avaient de nouveau soutenu leur réputation de bravoure. Ils étaient aussi tombés, en 1492, sous la domination espagnole; mais l'amour de la liberté et de leurs anciennes institutions, s'était conservé chez eux plus vif et plus énergique, que chez les habitants du plat pays.

Or, beaucoup d'habitants de Grenade qui s'étaient enfuis, avaient été apprendre aux Maures de l'Alpujarras, comment les habitants de l'ancienne capitale avaient dû renoncer même à leur ancienne croyance. Cette nouvelle les aigrit, et craignant pour eux-mêmes pareille contrainte, les sauvages enfants de la montagne prirent les armes (1500), s'emparèrent des places des Espagnols sur les frontières et firent, d'après leurs anciens usages, des

(1) Gomez, l. c. p. 962, 443 seq. Fléch. I. I, p. 400, 404. Marmol Carvajal, l. c. p. 424.

courses et des déprédations dans les contrées habitées par les chrétiens, sans songer que c'était précisément le moyen de s'attirer ce qu'ils désiraient si vivement éviter. D'abord le comte Tendilla, de concert avec le *grand capitaine*, qui, autrefois son élève, aurait bien alors été son maître dans l'art de la guerre, et qui résidait en ce moment à Grenade, arracha aux rebelles la forteresse de Guéjar; et bi entôt après, le 7 mars 1500, le roi Ferdinand leur prit l'orgueilleuse Lanjaron, place presque imprenable, tandis que ses généraux s'emparaient d'autres places et infligeaient aux rebelles des châtimens terribles (1).

Effrayés et découragés, les habitants des autres parties de l'Alpujarras se rendirent successivement, dans le courant de l'année (1500), et furent traités avec douceur par leur sages souverains. Ils durent néanmoins livrer leurs armes et leurs places fortes, payer une contribution de guerre, et, en outre, recevoir des missionnaires chrétiens. Mais personne ne fut contraint au baptême; seulement, quelques avantages et profits matériels furent assurés à ceux qui se convertissaient volontairement. « La sagesse de ces mesures pleines de modération, dit Prescott (2), devint tous les jours plus évidente, non-seulement par la conversion des montagnards isolés, mais encore par celle de presque toute la population des grandes villes de Baza, de Cadix et d'Almería qui, avant même la fin de l'année 1500, se déterminèrent à abjurer leur ancienne religion et à recevoir le baptême. »

Mais en revanche une nouvelle révolte éclata sur un autre point des montagnes mauresques. Les habitants de la Sierra Verméja (Sierra rouge), à l'ouest de Grenade, irrités de la défection de leurs frères de l'est, dont nous

(1) Marmol Carvajal, l. c. p. 424-425. Prescott, II p. p. 446-447.

(2) Id. II p. p. 448.

venons de parler, s'en vengèrent dans le sang des chrétiens, en dépit des protestations pacifiques du gouvernement, massacrèrent les missionnaires, enlevèrent des hommes et des femmes et les vendirent comme esclaves en Afrique. Le roi Ferdinand marcha de nouveau lui-même contre les rebelles; mais après un début heureux, une partie de son armée fut cruellement détruite par les Maures dans les défilés de la montagne; le sang espagnol teignit les rochers déjà rouges de la Sierra; et les plus touchantes romances redirent les plaintes arrachées par ce jour de douleur. Le frère aîné du grand capitaine, Alonzo de Aguilar, comme lui ami de Ximenès et modèle de vaillance, tomba victime de ce désastre, 21 mars 1501; et il y eut peu de grandes familles en Castille, qui ne fussent plongées dans le deuil.

Le plus grand deuil toutefois eut lieu parmi les Maures eux-mêmes, lorsqu'ils songèrent à la vengeance qui allait les frapper; et effrayés de leur propre victoire, ils recherchèrent aussitôt la paix. Quoique profondément blessé dans ses sentiments de nationalité espagnole, Ferdinand, dans sa sagesse, ne leur proposa toutefois d'autre condition que de se faire chrétiens ou de quitter l'Espagne en payant dix florins d'or par tête (1). Un petit nombre seulement put et voulut émigrer, et Ferdinand, fidèle à sa parole royale, les fit transporter en Afrique (2). La presque totalité se déclara disposée à adopter la religion chrétienne; et de cette manière, il ne se trouva bientôt plus un

(1) Marmol-Carvajal, l. c. p. 425 seq. Ferreras. Prescott. II p. p. 449-458.

(2) Le duc de Medina-Sidonia avait représenté aux deux rois qu'on pouvait se venger sur les Maures débarqués en Afrique, lorsque le temps du sauf-conduit serait écoulé. Mais les rois catholiques montrèrent plus de loyauté, et déclarèrent que leur parole royale devait être sacrée, qu'elle eût été donnée à un Maure ou à un chrétien. Memorias de la real. Acad. de la Hist. Madrid, 1824, t. VI, p. 394, Prescott, II p. p. 469, note 40.

seul Maure dans tout le royaume de Grenade qui n'eût reçu le baptême, tandis qu'il demeura permis à ceux des autres provinces de l'Espagne de continuer à professer leur ancienne croyance.

Les descendants des anciens Maures, devenus chrétiens, portèrent depuis le nom de *Morisques*; et ils sont devenus un objet de compassion, grâce à leurs destinées ultérieures. Toutefois, on ne peut nier qu'ils n'aient eux-mêmes attiré plus d'une fois la calamité sur leur tête, en continuant à rester secrètement attachés à l'islamisme, et en trahissant souvent le pays.

Vers la fin des événements qui viennent d'être racontés, Ximenès s'était rendu à Grenade où l'appelaient les deux rois, et la joie que lui causa le progrès rapide de la foi, ne fut troublée que par la douleur que lui fit éprouver la mort de son ami Aguilar. Les deux rois l'accueillirent de la manière la plus amicale, lui assignèrent, par une distinction toute particulière, un logement au château de l'Alhambra et réclamèrent ses conseils sur les affaires les plus secrètes et les plus importantes (1). Il est vraisemblable qu'il ne fut pas étranger à l'édit du 20 juillet 1501, qui interdisait toute relation avec les Maures non encore convertis des autres provinces de Castille, pour préserver les Morisques de Grenade des dangers de la rechute (2).

Mais on peut douter qu'il ait eu part à l'ordonnance du 12 février 1502. A cette date, les rois catholiques donnèrent la fameuse Pragmatique, qui ordonnait aux Maures non baptisés des royaumes de Castille et de Léon, qui avaient accompli leur quatorzième année, et pour les filles, leur douzième, d'émigrer avant la fin du mois d'avril

(1) Gomez, l. c. p. 963, 20. — (2) Llor. Hist. de l'Inq. T. I, p. 335, n. IV.

suivant (1). On leur permettait, comme auparavant aux juifs, l'aliénation de leurs biens, mais à la condition de ne pas émigrer sur le territoire du sultan ou des parties de l'Afrique qui étaient en guerre avec l'Espagne. Plus tard, un édit du 17 septembre 1502, ne permit plus guère d'émigrer qu'en Aragon et dans le Portugal; et en général, à en juger par le silence des écrivains castillans, le très-petit nombre seulement fit usage du droit d'émigration, et la plupart reçurent le baptême, à l'imitation de ceux de Grenade. En Aragon, au contraire, l'islamisme fut toléré jusqu'au temps de Charles-Quint (2).

D'après la chronique de Bléda, ce serait Torquémada, le premier grand-inquisiteur, qui aurait déterminé les rois catholiques à donner l'édit rigoureux du 12 février 1502; mais Prescott (3) a déjà fait observer que Torquémada était mort quelques années auparavant; et Llorente est peut-être plus exact, quand il soutient que ce conseil fut donné par Déza, second grand-inquisiteur, qui était en même temps confesseur de Ferdinand et qui se trouvait dans son entourage (4).

D'autres grands événements encore appartiennent à l'époque où Ximenès se trouvait à Grenade avec la cour; et il est apparent qu'il s'y est associé par ses conseils. Je veux parler principalement du traité relatif au partage de Naples, traité qui était déjà en projet auparavant, et dont la conclusion complète eut lieu à Grenade au mois d'août 1501 (5).

Outre l'île de Sicile qui, depuis les Vêpres siciliennes, était passée à la maison d'Aragon, le roi Alphonse V

(1) Llor. l. c. p. 335, n. V. Ferreras.

(2) Prescott, p. II, p. 463. — Llor. l. c. p. 336, n. V. et p. 425, etc.

(3) II. p. p. 463, not 32. (4) Llor. l. c. p. 335, n. V. (5) Ferreras.

d'Aragon, au XV<sup>e</sup> siècle, avait encore acquis par héritage et par les armes le royaume de Naples, et réuni de la sorte à la couronne d'Aragon les deux royaumes situés en deçà et au delà du détroit.

A sa mort, en mai 1458, tout son héritage devait, conformément au droit, échoir à son frère Jean, père de Ferdinand le Catholique; mais Alphonse partagea arbitrairement ses états et légua la couronne de Naples à Ferdinand, son fils naturel, ne laissant à l'héritier légitime que les autres possessions italiennes avec l'Aragon. De même que Jean, son père, Ferdinand le Catholique regardait comme illégitime, cette diminution de son royaume; et la difficulté seule des circonstances l'avait jusqu'alors empêché d'arracher à la branche illégitime son injuste possession, et de réunir de nouveau à l'Aragon un pays conquis par le sang des Aragonais.

En 1496, il avait aidé son cousin, Ferdinand de Naples, à défendre ce royaume contre Charles VIII, de France; mais, quatre ans plus tard, il consentit lui-même à reprendre Naples à son cousin, et à partager ce royaume avec Louis XII.

Cette conduite l'a souvent fait accuser de perfidie et de méchanceté: toutefois des raisons qui ne sont pas sans force, et que son contemporain, Pierre Martyr, avait déjà fait observer, militent en sa faveur (1).

Ainsi, Ferdinand avait longtemps cherché à détourner le roi de France d'attaquer le royaume de Naples; mais voyant que Louis XII était absolument décidé à entreprendre cette guerre, il comprit qu'il ne s'agissait plus pour lui que de voir ce prince conquérir tout ce pays,

(1) Mart. Ep. 2:8.

ou, vu la situation des choses, d'en prendre au moins la moitié pour lui-même, ce qui, sur le terrain du droit, pouvait absolument se soutenir.

Du reste, comme cette affaire ne regardait que la couronne d'Aragon, et non celle de Castille, et que Ximenès ne possédait que dans ce dernier royaume la charge de grand-chancelier, notre archevêque ne peut y avoir pris part officiellement, mais seulement et tout au plus d'une manière confidentielle.

Dans le mois où ce traité fut conclu, les rois catholiques firent une autre démarche politiquement très-importante, intimement liée avec la conversion des Maures, et à laquelle Ximenès a vraisemblablement participé (1). Le sultan d'Egypte, de Syrie et de Palestine, voyant l'oppression religieuse qui pesait en Espagne sur ceux de sa croyance, avait menacé de représailles et voulait contraindre ses nombreux sujets chrétiens à embrasser l'islamisme. Pour prévenir ce malheur, les rois catholiques envoyèrent à ce sultan (août 1501) un ambassadeur extraordinaire dans la personne du savant Pierre Martyr, prieur de l'église de Grenade (2), qui raconte lui-même les dangers et les aventures de son voyage, dans son écrit *De legatione Babilonica*, et dans plusieurs de ses lettres.

Il passa par la France pour se rendre par terre à Venise, où il avait des affaires à traiter au nom de ses maîtres avec le sénat de cette république. De là, il fit voile pour Alexandrie, en Egypte, où il arriva après une navigation de trois mois, pleine de dangers, et souvent assailli par la tempête. Protégé par une escorte de mamelucks, il remonta le Nil jusqu'au Caire qui, à cause du voisinage de l'an-

(1) Ferreras.

(2) P. Mart. Ep. 224, Marmol Carvajal, l. c. p. 422.

cienne Babylone d'Égypte, s'appelait encore alors Babylone, et qui était la résidence des sultans (1). Le but de son voyage fut atteint ; le sultan adouci confirma et assura aux chrétiens de ses états la liberté de croyance, et permit de continuer les pèlerinages en Terre-Sainte. Pierre Martyr partit d'Égypte vers la fin d'avril 1502, revint encore par Venise, traita de nouveau avec le sénat de cette ville pour assurer à son maître l'amitié et le secours de la république contre la France, et ne revint en Espagne qu'au mois d'août 1502, après une année entière de voyage (2).

Outre sa participation à ces affaires et à d'autres semblables, ainsi qu'aux délibérations et aux résolutions les plus secrètes de ses souverains, Ximenès, pendant le séjour qu'il fit alors à Grenade, eut encore de fréquents entretiens avec les maures les plus considérés, ets'occupa en outre, avec un zèle infatigable, de l'instruction des maures convertis. Mais après avoir supporté pendant deux mois ces travaux soutenus et accumulés, les forces du vieillard (il avait 64 ans) succombèrent, et une violente maladie le conduisit aux portes du tombeau. Les deux rois lui montrèrent alors le plus vif intérêt et l'honorèrent de leur visite ; la reine surtout se montra pour lui pleine de zèle et de sollicitude, et entra elle-même en consultation avec les médecins, pour examiner si le malade n'avait pas besoin de changer de résidence. En effet il fut transporté du château qui était trop exposé aux vents, dans l'agréable villa royale de Xeneralifa, dans le voisinage de l'Alhambra.

Mais cela n'amena aucun changement en mieux dans sa maladie ; au contraire, lorsqu'il eut passé un mois dans

(1) Mart. Ep. 235. (2) Id. Ep. 249.

cette ville, et que la fièvre phthisique qui le minait eût épuisé tout l'art des médecins, sa mort parut plus imminente que jamais. Déjà les médecins avaient décidément déclaré son mal incurable, lorsqu'une femme appelée Françoise, mauresse convertie et mariée au pourvoyeur de la maison de l'archevêque, appela l'attention sur une vieille femme de 80 ans, qui se trouvait en possession d'herbes et d'onguents fort salutaires.

Elle fut appelée la nuit, et, au bout de huit jours, la fièvre avait disparu, au point que Ximenès pouvait de temps en temps quitter le lit. Sa guérison fut encore accélérée par les brises salutaires du petit fleuve Daro, qui coule dans le voisinage, et sur les bords duquel le malade se faisait porter tous les matins ; et elle fut enfin complète lorsque, quelque temps après, Ximenès fut retourné dans sa chère Alcala (1).

(1) Gomez, l. c. p. 963-964. Fléch., l. I, p. 403-406.

## CHAPITRE IX.

Événements dans la famille royale. — Mort de la Reine.

Pendant que la douceur du climat de sa patrie et la jouissance d'un repos si rare pour lui, rétablissait la santé affaiblie de Ximènes, les rois catholiques avaient quitté le midi au printemps de 1502, pour se rendre à la diète de Tolède et pourvoir à l'avenir de leurs états, en réglant d'une manière fixe la succession au trône.

En septembre 1498 et en janvier 1499, les Cortès d'Aragon et celles de Castille, avaient, comme nous l'avons dit, reconnu héritier du trône le jeune prince Miguel, et les rois catholiques avaient pour lui tout l'attachement et l'amour que l'on peut avoir pour ses petits-enfants.

Aussi songeaient-ils à ne plus le laisser s'éloigner d'eux, et, pour cette raison, ils l'avaient pris avec eux à Grenade pendant l'été de l'an 1600. Mais cet enfant, faible et infirme, mourut quelques jours après leur arrivée; et l'on peut voir dans Pierre Martyr, qui en fut témoin, la peinture de la profonde douleur des deux rois, douleur d'autant plus accablante qu'ils faisaient plus d'efforts pour la cacher aux yeux du monde (1).

(1) Mart. Ep. 216.

Telle était la promptitude avec laquelle s'était accomplie la prophétie d'Isabelle. En effet, peu de temps auparavant, le 24 février 1500, un autre petit-fils lui était né de Jeanne, sa fille; ce petit-fils fut plus tard le célèbre empereur Charles-Quint. A cette nouvelle la reine s'était écriée : « De même que le sort tomba sur Mathias, ainsi les couronnes tomberont un jour en partage à cet enfant (1). » Le jeune Charles devenait en effet, par la mort de Miguel, héritier présomptif des couronnes de Castille, d'Aragon, de Sicile, d'Autriche et des Pays-Bas, et la situation politique exigeait que ses droits et ceux de sa mère aux royaumes d'Espagne fussent reconnus par les Cortès.

Tandis que, pour ce motif, les rois catholiques priaient leur fille Jeanne et son époux, l'archiduc Philippe, de se rendre en Espagne, ils voulurent en même temps prendre soin du bonheur des autres enfants qui leur restaient, et marièrent leur troisième fille Marie (née en 1482), avec son beau-frère, Emmanuel, roi de Portugal, veuf de l'infante Isabelle décédée; et la quatrième, dona Catalina, ou Catherine, fut donnée à l'héritier d'Angleterre, Arthur, prince de Galles. La première de ces princesses mourut dès l'an 1517, objet de la vénération des Portugais; quant à la seconde, elle parvint pour son propre malheur à un âge avancé, répudiée par Henri VIII, qui l'avait épousée après la mort prématurée de son frère Arthur. On sait comment ce dernier mariage donna occasion au schisme qui sépara l'Angleterre de l'Eglise.

Ces alliances conclues, peut-être avec la coopération de Ximenès, l'archiduc Philippe arriva en Espagne le 28 janvier 1502, accompagné de Jeanne, son épouse. Pour

(1) Ferreras.

ménager cette princesse et satisfaire en même temps son amour pour les plaisirs, Philippe avait traversé lentement la France, goûté les fêtes et les plaisirs de la cour de Blois, siégé au parlement de Paris, en qualité de pair de France, et prêté hommage à Louis XII, pour ses possessions de Flandre (1). L'historien espagnol Mariana, blâme l'humiliation à laquelle ce prince se soumit, par quelques paroles pleines d'énergie, selon sa coutume, et donne, en revanche, des éloges à l'épouse de Philippe, de ce que, songeant à l'honneur de sa patrie, elle n'avait pas reconnu la suprématie du monarque français, et ne s'était pas associée à un acte semblable. Ferdinand aussi vit avec beaucoup de peine cette amitié de son gendre avec la cour de France; toutefois il les fit recevoir à Fontarabie, à la frontière d'Espagne, avec une grande solennité, et escorter jusqu'à Madrid (2).

Sur ces entrefaites, les États de Castille avaient été convoqués à Tolède pour la prestation de l'hommage. Ferdinand et Isabelle se rendirent eux-mêmes dans cette ville, le 22 avril 1502; et la reine y manda aussitôt Ximenès, pour qu'il pût prendre part aux affaires qui pourraient se présenter. Il y arriva vers la fin d'avril, environ huit jours avant Philippe et Jeanne, et il prépara les fêtes les plus magnifiques pour leur entrée dans cette ville. Le 7 mai, il les reçut en habits pontificaux, au parvis de l'église, où avait été élevée une croix étincelante d'or et de pierreries. Lorsque Philippe et Jeanne eurent rendu à genoux leurs hommages à ce signe sacré, ils furent conduits par l'archevêque au grand autel, y firent une prière, et se rendirent de là au palais royal auprès des deux rois (3).

(1) Mariana, l. XXVII, c. 44. — Prescott, II. p., p. 266. Note 3.

(2) Mariana, l. XXVII, l. 44. — Ferreras.

(3) Gomez, l. c. p. 965, 30, etc.

Au bout de quinze jours, passés entièrement en fêtes, la cérémonie solennelle de l'hommage eut lieu, le dimanche 22 mai, dans l'église primatiale. Le cardinal-archevêque de Séville, Diego Hurtado Mendoza (1), neveu du grand cardinal défunt, célébra la messe solennelle et prêta, le premier, serment de fidélité à l'archiduc et à la princesse. Ximenès le suivit, et, après lui, les autres évêques; puis la grandesse laïque en fit autant (2).

Notre archevêque dut encore rester cinq autres mois à Tolède avec la cour. Il s'occupa, pendant ce temps, de ces vastes plans destinés à avancer l'étude des sciences, et dont nous parlerons dans les chapitres suivants. Vers la fin d'août 1502, la cour se rendit à Aranjuez, puis à Saragosse, pour y recevoir aussi l'hommage des États d'Aragon, dans le cas où Ferdinand ne laisserait aucun héritier mâle (3). La reine Isabelle seule était allée à Madrid, pour assister aux Cortès de Castille qui y avaient été transférées; et peu de temps après, les autres membres de la famille royale s'y rendirent également, pour y passer l'hiver. Déjà cette saison avait commencé, lorsque l'archiduc Philippe, au grand étonnement de tout le monde, déclara qu'il avait résolu de quitter l'Espagne au plus vite et de retourner en Flandre.

Les formes roides des Espagnols lui déplaisaient; et, prince vain et léger, il craignait surtout une espèce de tutelle, de la part de son beau-père et de sa belle-mère. Aussi ce fut en vain qu'Isabelle lui représenta combien il était nécessaire que le futur souverain de l'Espagne apprît à mieux connaître les mœurs et les usages de ce pays;

(1) Cfr. Mart. Ep. 222, sur ce Mendoza. Il mourut peu de temps après cette solennité. Mart. Ep. 253.

(2) Mariana, l. XXXII, c. 44. Ferreras.

(3) Mariana, l. XXVII, c. 44, p. 259. Prescott, II. p., p. 268.

vainement aussi chercha-t-elle à lui montrer que le salut de son royaume futur dépendait de cette connaissance; qu'en conséquence un plus long séjour était pour lui un devoir; qu'il y était obligé d'ailleurs, par égard pour son épouse qui, sur le point de devenir mère, ne pouvait en hiver entreprendre un pareil voyage, et qui serait extrêmement malheureuse, si elle devait se séparer de lui. Philippe prétendit avoir découvert que le climat de l'Espagne exposait gravement sa santé, attendu que son ancien maître, François, archevêque de Besançon, qui l'avait accompagné, y était mort. Quant à son amour pour son épouse, ce n'était pas là ce qui pouvait le retenir: depuis longtemps cet amour s'était refroidi, et le prince ne sentait plus que le fardeau de la jalousie, sinon tout à fait mal fondée, du moins excessive de Jeanne.

Il était donc résolu à partir, et il n'apportait guère d'autre excuse à son opiniâtreté que celle d'avoir, avant son départ de Flandre, juré à ses sujets et à ses compagnons de voyage, d'être de retour dans l'espace d'un an, ajoutant qu'un prince devait tenir sa parole: qu'en outre, la guerre avait éclaté entre l'Espagne et la France, et que dès lors, ses états héréditaires avaient besoin de la présence et de la protection de leur prince (1).

Il ne se laissa pas davantage détourner du plan qu'il avait formé de retourner par la France, en dépit de la guerre qui avait lieu entre son beau-père et Louis XII; il s'offrit au contraire pour médiateur entre les deux parties. Ferdinand accepta, mais sans confiance, connaissant la prédilection de Philippe pour la France, et sachant très-bien que ceux qui l'accompagnaient étaient gagnés par l'or des Français (2). La défiance de Ferdinand ne tarda

(1) Mart. Ep. 250. Mariana, l. XXVII, c. 44, p. 259.

(2) Mart. Ep. 253.

pas à être suffisamment justifiée : le 5 avril 1503, Philippe conclut à Lyon, avec Louis XII et le sage cardinal d'Amboise, son ministre, un traité ridicule, en vertu duquel le prince Charles, son fils, âgé alors de trois ans, devait un jour épouser la princesse Claude de France, et qui assignait dès lors à ces deux enfants le royaume de Naples, que la France et l'Espagne se disputaient. Ce traité était aussi, en d'autres points, trop désavantageux à l'Espagne pour que Ferdinand ne dût pas le rejeter à l'instant ; et il le fit sans scrupule, parce que Philippe avait manifestement outrepassé ses pouvoirs (1). Cette déclaration ranima la guerre, qui, après mainte alternative, aboutit enfin à la réunion complète du royaume de Naples à la couronne d'Espagne, grâce aux talents militaires du grand-capitaine.

Isabelle avait pressenti les suites funestes du départ de Philippe. Jeanne, si inférieure à sa mère sous le rapport de l'esprit, que Pierre Martyr l'appelle : *Simplex femina, liceta tantâ muliere progenita* (2), avait, pour ainsi dire, fait passer tout son être dans l'amour passionné qu'elle portait à son *bel* époux, et succombant à la douleur de s'en voir séparée, elle montra dès lors les premiers symptômes de cette profonde mélancolie qui devait bientôt dégénérer en un bouleversement funeste de ses facultés intellectuelles.

Isolée du monde extérieur, aussi peu soucieuse de sa tendre mère que des affaires du royaume, elle restait là, assise, dans le silence et dans une espèce de léthargie, les regards attachés sur le sol, de corps en Espagne, en Flandre par la pensée. Venait-on à parler de Philippe, elle sortait promptement de ses rêveries, et demandait

(1) Prescott, II p., p. 270-273. (2) Mart. Ep. 250.

qu'on équipât le plus promptement possible la flotte qui devait la reconduire près de lui. Telle est la peinture que Pierre Martyr, témoin oculaire, nous fait de l'état de cette malheureuse princesse, en rappelant en même temps le vif chagrin qu'en éprouvait la reine Isabelle. Elle avait résolu de laisser partir sa fille le plus tôt possible après sa délivrance ; mais plus ce moment tardait, contre toute attente, plus l'état de Jeanne s'aggravait, et la reine elle-même se sentait souffrante (1).

Soupirant après un climat plus salubre, et plus encore après des consolations et des conseils, Isabelle quitta Madrid, au commencement de janvier 1503, et se rendit avec sa fille à Alcalá, près de Ximènes, qui, avec le plus grand zèle, tâcha, dans de fréquents entretiens, d'adoucir la douleur des deux princesses par des motifs religieux et d'autres considérations (2). Bientôt aussi, il réussit à relever l'esprit vigoureux d'Isabelle, et à l'occuper des soins du gouvernement, entr'autres des préparatifs de la guerre avec la France. Quant à Jeanne, elle accoucha heureusement à Alcalá, de son second fils (10 mars 1503); Ximènes le baptisa solennellement cinq jours après, et le nomma Ferdinand, du nom de son aïeul. Il est connu dans l'histoire sous le nom d'empereur Ferdinand I. Ximènes, à la grande satisfaction du peuple, et en mémoire de cet heureux événement, obtint la grâce d'un criminel qui devait être exécuté le jour de la naissance du prince (3).

Quelque temps après la naissance de Ferdinand I<sup>er</sup>, la chaleur commença à devenir accablante à Alcalá. En conséquence la reine quitta cette ville avec sa fille, au commencement de juillet, et se rendit plus au nord, à

(1) Mart. Ep. 253-255.

(2) Gomez, I. c. p. 972. (3) Gomez, I. c. p. 973.

Ségovie. Outre que l'air y était plus convenable à sa santé toujours faible, elle y était plus rapprochée de la côte, où elle voulait attendre le départ de l'archiduchesse (1). Mais ce départ dut être retardé de mois en mois, parce que le roi de France, vivement irrité de ce que Ferdinand avait rejeté le traité de Lyon, voulait se jeter sur l'Espagne elle-même avec de nombreuses troupes et se venger de son rival (2). Or, de telles conjonctures rendaient le voyage de Flandre dangereux, aussi bien par mer que par terre; et Isabelle se voyait obligée de retenir sa fille.

D'autre part, ce fut alors que l'état intellectuel de cette princesse s'empira le plus. Ayant quitté sa mère, elle s'avança jusqu'à Medina del Campo, pour se rapprocher du moins de la côte, et de la flotte qui devait la transporter en Flandre. Là, elle reçut au mois de novembre une lettre de Philippe: il l'assurait qu'il désirait son retour, et qu'à cet effet il avait obtenu de la France un sauf-conduit. A cette nouvelle, la princesse voulut partir ce jour-là même. Mais l'excellent évêque de Burgos, Jean Fonseca son grand-maître d'hôtel, se hâta de donner connaissance à la reine de cette résolution, et pria la princesse elle-même, dans les termes les plus modérés et les plus touchants, d'attendre jusqu'à l'arrivée de sa mère. Jeanne ne voulut pas l'écouter, ni lui, ni le gouverneur de la ville, Jean de Cordova; et déjà elle était sur le point de quitter le palais, lorsque ce dernier en fit fermer les portes, quoique la princesse le menaçât du dernier supplice, ainsi que l'évêque, si un jour elle parvenait au pouvoir. Furieuse de voir son plan déjoué, *tanquam punica leæna*, dit Pierre Martyr, elle refusa obstinément de rentrer dans le palais, et passa un jour et une nuit en plein air, dans la cour du château, roide de froid et refusant les habillements qu'on

(1) Gomez, l. c. p. 974, 36, etc. Ferreras. (2) Prescott, II. p., p. 256.

apportait pour la réchauffer (1). Ce ne fut qu'avec peine que, le jour suivant, on réussit à la faire entrer dans une cuisine qui était proche, pour y prendre au moins quelque chose et se réchauffer un peu. Ce fut là qu'elle resta, en dépit de toutes les représentations, jusqu'à l'arrivée de sa mère (2). Celle-ci, à la nouvelle que lui en avait donnée Fonseca, s'était hâtée d'envoyer vers la princesse l'archevêque Ximenès et le grand amiral, pour essayer leur influence sur elle.

Après le départ de la cour, Ximenès malade avait quitté Alcalá pour Brihuéga, localité agréable, située dans les montagnes, et que la munificence d'Alphonse VI avait donnée aux archevêques de Tolède. De là, il s'était rendu à Santorcaz, où jadis il avait été en prison à cause de l'archipresbytérat d'Uzédá. A peine était-il rentré, vers la fin de l'année 1503, à Alcalá, après avoir repris ses forces, qu'il dut se rendre en toute hâte auprès de la princesse malade. La reine y arriva aussi bientôt après; et, sur le conseil de Ximenès, elle ordonna d'équiper sans retard à Laredo, la flotte destinée à reconduire la princesse, laquelle alors consentit enfin à rentrer dans ses appartements (3).

Le premier mars 1504, Jeanne put enfin partir, à la faveur d'une suspension d'armes entre l'Espagne et la France, et rejoignit son époux sans accident, mais pour être plus malheureuse encore auprès de lui.

Philippe, à la vérité, la reçut avec beaucoup d'amitié; mais bientôt elle s'aperçut de son amour pour une des demoiselles nobles qu'elle avait amenées d'Espagne avec elle; et, dès ce moment, toutes les fureurs de la jalousie

(1) Mart. Ep. 268. Gomez, l. c. p. 974.

(2) Mariana, l. XXVIII, c. 4, p. 286. (3) Gomez, l. c. p. 974.

s'allumèrent dans son cœur, tout le palais retentit de ses plaintes et de ses reproches, de querelles et d'imprécations. On prétendait savoir que ce qui avait surtout captivé le prince, c'étaient les blondes tresses de la jeune fille ; en conséquence, Jeanne, pleine de fureur, tombe un jour sur elle à l'improviste, lui coupe ses beaux cheveux jusqu'à la racine, et lui déchire misérablement tout le visage. Mais alors le ressentiment du prince n'eut plus de bornes : il punit son épouse furieuse, en lui adressant des paroles pleines d'amertume et en lui témoignant publiquement son mépris ; il se tint éloigné longtemps de sa société (1).

La nouvelle de ces événements accabla les rois catholiques ; l'un et l'autre furent atteints de la fièvre à Medina del Campo (2), au commencement de juillet 1504. Ximenès s'y rendit en toute hâte, leur donna des consolations, portant à l'un des nouvelles de l'autre, et leur servant d'intermédiaire pour se consulter mutuellement. Il pourvoyait en même temps avec un soin infatigable à tout ce qui pouvait contribuer à leur guérison (3).

Cependant la douleur de la reine s'accroissait encore de sa sollicitude pour son époux, et tandis que Ferdinand guérit heureusement avant la fin même de ce mois, l'état de cette princesse, au contraire, devenait toujours plus inquiétant, sa fièvre plus violente et ses forces moins considérables. Au mois d'octobre, des symptômes d'hydropisie commencèrent même à se manifester, et les médecins commencèrent à désespérer. A cette nouvelle, la consternation fut grande et générale, tant à cause de la vénération qu'on portait à l'illustre malade qu'à raison des craintes qu'inspirait l'avenir du royaume (4).

(1) Mart. Ep. 272 Gomez, l. c. p. 974, 58, etc. (2) Mart. Ep. 273.

(3) Gomez, l. c. p. 975, 46. (4) Mart Ep. 274 et 277.

Mais, malgré la faiblesse de son corps, la reine conservait la vigueur de son esprit ; et c'est ce qui fit dire au prince italien Prosper Colonne : « J'esuis venu en Espagne, pour voir la femme qui, de son lit de douleur, gouverne encore le monde (1). » Elle recevait de fréquentes visites, tant de la part des étrangers que des habitants du pays et prenait intérêt à toutes les affaires du royaume, particulièrement à la guerre de Naples, et aux exploits héroïques du grand-capitaine, qui y commandait.

Elle reçut, entr'autres, la visite du vénitien Jérôme Vianelli, illustre par sa valeur et par ses voyages, et qui provoqua cette expédition d'Afrique que Ximenès, secondé par ses conseils, accomplit bientôt d'une manière si remarquable. Vianelli, pendant son séjour à la cour, donna en outre à l'archevêque l'occasion de manifester des sentiments qui font bien connaître son beau caractère. Cet étranger désirant vendre une bague en diamants d'une très-grande valeur, la présenta aussi au prélat. Celui-ci en demanda le prix, et lorsqu'il entendit parler de 5000 pièces d'or, il répondit : « Réjouir 5000 pauvres au moyen d'une pareille somme, cela vaut infiniment mieux que de posséder tous les diamants de l'Inde (2).

Il attachait un bien plus grand prix à une autre pierre précieuse qui, vers cette époque, vint en sa possession. Le gardien des Franciscains de Jérusalem, que le sultan d'Egypte envoya en ambassade en Espagne, y apporta avec lui une dalle du Saint-Sépulcre, et la fit partager en cinq pierres d'autel, dont il fit des présents au pape, à la reine Isabelle, au roi Emmanuel de Portugal, au cardinal Carvajal, dont le titre était celui de *la Sainte-Croix*, et enfin à Ximenès. Isabelle témoigna toujours une grande

(1) Prescott, II p., p. 360, note 5. (2) Gomez, l. c. p. 995, 40.

vénération pour cette pierre du tombeau du Christ ; quant à Ximenès, il ne célébra plus désormais la messe que sur celle qu'il avait reçue, et à sa mort, il la légua comme un joyau précieux à sa cathédrale de Tolède (1).

N'omettons pas de dire que Ximenès profita aussi de son séjour à Médina del Campo, pour fonder des anniversaires et des prières pour le repos éternel de ses parents, dans la ville de Cisneros, située dans le voisinage, ville dont ses parents étaient originaires et où ses ancêtres avaient été inhumés (2).

Bientôt après, l'archevêque se vit obligé de quitter la reine malade pour soigner en personne des affaires de son diocèse. Cette bonne princesse le congédia donc, en lui disant qu'elle espérait pouvoir être bientôt transportée elle-même à Tolède. Mais Ximenès ne devait plus la revoir en cette vie, car elle mourut à Médina del Campo, le 26 novembre 1504, dans la 54<sup>me</sup> année de son âge et la 30<sup>me</sup> de son règne (3).

Conformément à ses ordres, son corps, placé dans un simple cercueil, fut d'abord déposé chez les Franciscains, dans l'ancien château des Maures, à Grenade, pour y reposer dans le sol qu'elle avait reconquis à l'Espagne et à la chrétienté. Mais après la mort de Ferdinand, son cercueil fut transporté à la cathédrale de Grenade, parce qu'elle avait désiré d'être placée à côté de son époux, lors-

(1) Gomez, l. c. p. 976, 44, etc. (2) Gomez, l. c. p. 976, 44, etc.

(3) Gomez, l. c. p. 977, 44 etc.; et 979, 49. Prescott, II p., p. 367. Une année plus tard, un personnage bien différent apprenait, dans ce palais de Médina del Campo, la vanité des grandeurs terrestres; c'était César Borgia, qui, dépouillé de ses possessions, emprisonné à Naples, par le grand-captaine, et envoyé en Espagne, fut enfermé dans ce palais. Après trois ans de détention, il s'échappa et fut tué dans une bataille, en 1507.

qu'il serait mort; et maintenant encore, on voit à Grenade les deux monuments précieux, en style renaissance, que Charles-Quint y fit ériger à ses parents et à ses aïeux, et dont M. de Laborde nous a laissé une très-belle description dans la seconde partie de son magnifique *Voyage pittoresque*.

Telle était la femme qui, guidée par la connaissance qu'elle avait des hommes, avait élevé Ximenès, simple moine, au poste le plus élevé de l'Église d'Espagne, et l'avait choisi pour son conseiller dans les affaires du royaume. C'est à elle qu'il devait ce qu'il était devenu de grand, et la possibilité de faire tout le bien qu'il a fait. Aussi, lorsque le roi Ferdinand lui-même lui écrivit cette triste nouvelle, Ximenès éclata en plaintes et en gémissements, et sa douleur franchit alors les bornes rigoureuses dans lesquelles il savait d'ordinaire retenir ses sentiments. « Jamais, s'écria-t-il, l'univers ne verra une souveraine qui unisse à un esprit si élevé, une si grande pureté de cœur, une piété si ardente et tant de sollicitude pour la justice (1). »

Par ce peu de paroles, il avait fait de cette grande princesse un portrait exact, semblable à celui que nous en a laissé Pierre Martyr, lequel, témoin de sa vie et de sa mort, résume ce qu'il en dit en ces quelques traits pleins d'énergie : « L'Espagne a perdu en elle un modèle de vertu, l'asile des bons, la terreur des méchants. (*Speculum virtutis, bonorum refugium, malorum gladium*). » De même que Ximenès, il dit aussi : « Dans toute l'histoire, on ne trouve pas de femme qui ait réuni en elle, au même degré, les hautes qualités d'une souveraine et la sainteté de la vie, et, à l'exception de la sainte Vierge, aucune femme sur la terre ne l'a surpassée en chasteté (2). »

(1) Gomez, l. c. p. 980, 40. (2) Mart. Ep. 272.

En effet , si , sous le rapport des qualités qui appartiennent à une reine , Elisabeth d'Angleterre , son homonyme (1) , peut entrer en comparaison avec elle , Isabelle , d'autre part , surpasse infiniment la grande reine d'Albion par les qualités du cœur et les avantages du caractère.

(1) *Isabelle* est , en espagnol , l'équivalent d'*Elisabeth*.

## CHAPITRE X.

Isabelle d'Espagne et Elisabeth d'Angleterre. Parallèle historique.

Ces deux princesses étaient parvenues au trône après de longues infortunes et de rudes épreuves ; mais , tandis qu'Isabelle était redevable des siennes à l'injustice de Henri IV son frère , qui voulait procurer la couronne à la Beltranée , Elisabeth dut les souffrances de sa jeunesse à la part qu'elle prit à une conjuration criminelle contre sa sœur et sa souveraine. Ses souffrances furent donc le résultat de ses fautes , tandis qu'Isabelle tomba dans l'adversité à cause des méfaits des autres.

Les souffrances produisirent aussi dans ces deux femmes des effets bien différents. L'infortune glaça pour toujours le cœur d'Elisabeth , la rendit vraiment cruelle , et effaça tellement en elle la douceur de son sexe que dans sa colère , elle donnait des soufflets à ses ministres et à ses conseillers , et leur crachait même au visage , sans parler des flots de basses injures dont elle les accablait (1). L'ame d'Isabelle , au contraire , resta pleine de douceur et de bienveillance , de sorte que , même en punissant et en usant d'une rigueur nécessaire , elle ne perdait de vue ni la religion ni l'humanité (2).

(1) Lingard, Hist. d'Angleterre.

(2) Prescott, Hist. de Ferdinand et d'Isabelle, II p. p. 380-382 , Note 65 . p. 383.

Toutes deux, pendant un règne long et victorieux, ont augmenté le bien-être de leurs pays et l'éclat de leur couronne; mais, tandis qu'Elisabeth n'est admirée que pour son gouvernement, Isabelle est en outre vénérée et chérie à cause de ses vertus personnelles, de sorte que l'académicien Múnoz, un des historiens espagnols les plus récents, l'appelle l'*incomparable Isabelle*, et s'écrie, en parlant de cette reine : « O ! si nous pouvions voir renaître l'esprit des rois catholiques, auteurs de la grandeur de la monarchie espagnole! (*O si renaciera el espíritu de los reyes catolicos autores de la grandeza de l'imperio espanol!*) » (1). Ces deux princesses ont eu une influence rare sur leurs sujets et ont exercé sur leur volonté un empire extraordinaire; elles ont, pendant un long règne, maintenu la tranquillité dans leurs états et enchaîné les discordes des partis; mais, tandis que l'anglais ne se soumettait alors qu'au génie élevé et à la volonté despotique de sa souveraine, l'espagnol se confiait en même temps au génie et au cœur de la noble mère de son pays.

L'une et l'autre, à leur avènement, ont trouvé leurs royaumes au second rang des états européens, et les ont incontestablement élevés au premier, tant par des institutions et améliorations intérieures, que par la navigation et par des guerres heureuses: mais jamais Isabelle n'a perdu de vue l'honneur et la probité, pas plus en politique que dans ses relations privées; et Elisabeth, au contraire, tout en l'emportant sur Isabelle par l'essor grandiose qu'elle donna au commerce, appuyait sa prudence du secours de la perfidie et des intrigues, semait la discorde chez tous ses voisins, fomentait dans d'autres pays la rébellion et la guerre civile, et elle ne dédaigna pas même,

(1) *Memorias de la real Academia de la historia*, T. III, p. 29.

pour affermir sa couronne, de répandre honteusement le sang de sa royale cousine (1).

Elisabeth et Isabelle ont toutes deux porté le sceptre d'une main vigoureuse, ayant vécu à une époque où l'absolutisme était à son plus haut période. Toutefois la reine d'Espagne a respecté les anciennes libertés du peuple, ainsi que la voix des Cortès; et dans son testament même, elle désire encore la décision de cette assemblée sur la légalité de certains revenus. Elisabeth, au contraire, malgré ses efforts pour se rendre populaire et sa civilité affectée à l'égard des fermiers et des paysans (2), était décidément despote: elle exigeait, pour elle, un pouvoir absolu, et des autres, une obéissance sans restriction; elle avilit le parlement, en le réduisant à n'être qu'une ombre d'assemblée; elle le méprisait encore dans cet abaissement, et disposait, avec une puissance arbitraire et sans bornes, de la vie et de la liberté de ses sujets à l'aide des tribunaux serviles et arbitraires qu'elle avait établis (3). Les paroles qu'elle prononça, lorsque le tribunal ne voulait pas déclarer la culpabilité de Norfolk, sont caractéristiques sous ce rapport: « Si les lois, s'écria-t-elle, rouge de colère, ne suffisent pas pour le condamner, mon autorité royale aura bien ce pouvoir (4). » Les autres princes considèrent le droit de grâce comme le plus bel ornement de leur couronne, mais Elisabeth se réjouissait de pouvoir faire mettre à mort celui que les lois exemptaient du supplice. L'histoire a consigné plusieurs exemples de son despotisme et de son arbitraire; ainsi, elle défendit de cultiver le pastel, parce que l'odeur de cette plante utile lui déplaisait, et elle voulut régenter la foi

(1) Lingard, T. 7 et 8, (2) *Id.* T. 8. (3) Lingard, T. 7 et 8.

(4) Feuilles historiques et politiques, T. III, p. 700.

de ses sujets, avec un empire que ne posséda jamais Philippe II, son contemporain (1).

Isabelle travailla avec zèle à faire rendre la justice avec le plus d'intégrité possible, sans acception de personnes ; et, de même qu'aucun moyen de corruption n'était assez puissant pour la détourner de l'exécution de la loi, il n'y avait pas non plus d'influence, pas même celle de son époux, qui pût la porter à s'écarter de ce qui lui paraissait un devoir ou un acte de justice (2). « La justice, dit Marineo Siculo, dont chacun jouissait sous son heureux gouvernement, était égale pour tous, nobles et chevaliers, bourgeois et paysans, riches et pauvres, maîtres et domestiques (3). » Les personnes et les propriétés étaient également sous la protection des lois, et l'on n'entendait pas se plaindre ni d'emprisonnement arbitraire ni d'imposition injuste (4). De pareilles plaintes, au contraire, n'étaient que plus fréquentes sous Elisabeth; elles avaient pour objet la tyrannie dont on gémissait, les détournements de fonds, les rapines dont on était victime. Au parlement même, on définissait un juge de paix, un animal, qui, pour une demi-douzaine de poulets, dispensait d'une demi-douzaine de lois (5). La reine elle-même, au moyen de la fameuse chambre étoilée et de la haute-cour de commission, rendait peu sûre l'administration de la justice ; avec une dureté sans exemple, elle étendait les lois martiales même à des crimes ordinaires, déposait arbitrairement les juges, arrêtait pour de l'argent le cours de la justice, et permettait même aux dames et aux seigneurs de la cour de

(1) Cfr. Rottek, Weltgeschichte, 7 p., p. 314.

(2) Prescott en cite des exemples, II. p., p. 376.

(3) Cosas memorabiles, 180. — Prescott, II. p., p. 588. (4) Prescott, ib.

(5) Lingard, t. 8.

s'immiscer dans les procès pour des présents considérables. Aussi l'ambassadeur français disait-il avec raison, que l'administration de la justice sous Elisabeth était pire que sous sa devancière, Marie la catholique (1). « Un autre abus insupportable, dit Lingard, c'était le droit que s'arrogeait la reine de satisfaire sa colère ou son opiniâtreté par l'arrestation et l'incarcération de ceux qui l'avaient offensée (2). » En effet, jamais elle ne pardonnait une offense personnelle, surtout celles qui blessaient sa vanité, et elle s'en vengeait impitoyablement (3), tandis qu'Isabelle pardonnait volontiers à ceux qui n'avaient manqué qu'à sa personne, sans avoir rien fait contre le bien public (4).

Elles ont toutes deux fait de grandes acquisitions en Amérique ; mais, tandis qu'Isabelle était constamment occupée du bien des pauvres indiens et qu'elle ne tolérait pas que Colomb même, son protégé, les maltraitât (5), nous trouvons, en 1607, sur les côtes de l'Amérique du nord, deux grands vaisseaux anglais occupés du commerce des esclaves pour le compte d'Elisabeth (6).

Ces deux princesses favorisèrent le talent ; elles cherchèrent et trouvèrent des grands hommes, qui rendirent immortelle la gloire de leur règne ; mais si Isabelle, avec un choix prudent et une grande connaissance des hommes,

(1) Lingard, t. 8. (2) Id., ibid.

(3) Une simple critique de sa prononciation française suffisait pour la rendre irréconciliable, et l'envoyé français Buzenval, pour se l'être permis quelques années auparavant, ne put traiter avec le cabinet anglais.

(4) Prescott, II. p., p. 383.

(5) Colomb, ayant, en 1500, envoyé une couple de centaines de naturels comme esclaves en Espagne, elle s'écria indignée : « De quelle autorité Colomb ose-t-il en agir ainsi avec mes sujets ? » et aussitôt elle leur donna la liberté. Cfr. c. XXVIII.

(6) Lingard, T. 8.

cherchait pour le bien de son royaume de sages conseillers , Elisabeth , quoique non moins pénétrante , se laissa souvent influencer dans ses choix par les avantages extérieurs et corporels des prétendants , et souvent dans ses conseillers elle voulut voir des amants.

Isabelle témoignait à ses conseillers de la bienveillance , de la confiance et de l'affection ; elle prenait sincèrement part à leur bonheur , les récompensait dignement , les protégeait contre leurs ennemis et leur envie , entr'autres Ximènes et le grand-capitaine ; elle les consolait dans leurs adversités , les visitait dans leurs maladies , et , plus d'une fois , elle se chargea d'être elle-même l'exécutrice de leur testament , comme on le vit à la mort du cardinal Mendoza et de Cardenas. Elle témoignait la même confiance et la même amitié à ses femmes ; elle oubliait au milieu d'elles la différence des rangs , profitait des occasions favorables pour les réjouir par des présents pleins de délicatesse , et les traitait généralement avec une cordialité exempte de toute affectation , surtout l'amie de sa jeunesse , dona Beatriz Bobadilla , plus tard marquise de Moya (1).

Elisabeth , au contraire , n'avait et ne voulait avoir aucun rapport d'amitié avec son entourage : donnant sans cesse dans deux extrêmes également mauvais , tantôt elle jouait la coquette à sa propre cour ; tantôt , cédant au tempérament qu'elle avait hérité de Henri VIII , son père , elle s'abaissait jusqu'à faire des imprécations et à souffleter ses dames et ses ministres. En outre , elle se défiait de tout ce qui l'entourait , et ne croyait personne capable d'une fidélité sincère ; aussi , en retour , était-elle circonvenue de toutes parts , et plus d'une fois , les

(1) Prescott, II. p. , p. 384.

artifices et les déguisements de ses conseillers et de ses femmes la poussèrent à de fausses démarches. Mais le mal capital provenait de sa lésine à l'égard des employés et des membres de sa cour. Aussi la corruption y fit-elle invasion : les places , les monopoles , les patronages y étaient vendus , et les procès y étaient l'objet d'un vrai trafic. La reine elle-même aimait beaucoup à recevoir des présents ; ses demandes excitaient en ce point l'ardeur des moins fervents , et d'une visite gracieuse elle avait l'art de revenir chargée de butin (1).

Ces deux princesses étaient dans leur jeunesse d'une beauté plus qu'ordinaire ; mais tandis qu'Elisabeth se laissait dominer par la vanité la plus ridicule , par le désir de plaire et l'amour de la parure , on ne remarquait pas dans Isabelle la plus légère trace de cette faiblesse féminine. Lorsque la Thétis anglaise donnait audience , elle ôtait et mettait sans cesse ses gants , pour montrer ses belles mains aux seigneurs qui venaient lui rendre leurs devoirs ; aucune flatterie ne lui plaisait autant que l'éloge de sa *céleste* beauté ; et près de ses soixante-dix ans , elle désirait qu'on rendit hommage à cette beauté dans les termes les plus pompeux et dans des phrases à l'orientale (2). Bien plus , elle publiait elle-même ses propres attraits , et faisait déclarer à ses fidèles sujets que , jusqu'alors , aucun portrait n'avait rendu justice à l'original ; mais qu'elle venait de se faire peindre par d'habiles artistes , et que tous ses anciens portraits *devaient* être corrigés d'après le nouveau (3).

(1) Lingard, t. 8. Chez le lord garde-du-sceau , après avoir reçu déjà beaucoup de présents , elle prit elle-même une belle salière , une cuiller et une fourchette de belle agate ; et dînant une fois chez Cécil , peu de temps avant sa mort , elle emporta avec elle pour une valeur d'environ 2000 couronnes.

(2) Lingard , t. 8. (3) Id. , ibid.

Cependant, quoiqu'elle eût à un si haut point la conscience de sa beauté, elle ne croyait pas pouvoir mépriser le secours artificiel de la toilette et de la parure : sa garde-robe ne comptait pas moins de trois mille habillements, et elle se chargeait tellement d'or et de bijoux, qu'elle vérifiait ce qu'a dit un poète.

Gemmis auroque teguntur,  
Omnia, pars minima est ipsa puella sui.

« Toute couverte d'or et de pierreries, elle est la moindre partie d'elle-même. » Un jour, l'évêque de Londres ayant osé, dans un sermon, appeler l'attention de la reine sur une parure d'un ordre plus élevé, celle de l'ame, cette coquette despote en fut si furieuse, qu'elle menaça ce pauvre homme de la mort, s'il osait encore se permettre pareille chose (1).

Sa sœur d'Espagne, au contraire, nous est dépeinte en ces termes par Prescott, son dernier historien : « Elle était également simple et économe dans sa mise. Dans les occasions solennelles, elle déployait sans doute une magnificence vraiment royale ; mais dans sa vie privée, elle n'y prenait aucun plaisir, et elle donnait généreusement à ses amies, ses habits et ses bijoux (2). »

Prescott raconte, en outre, qu'Isabelle avait peu de goût pour les petits plaisirs qui remplissent une si grande partie de la vie de la cour (3). Elisabeth, au contraire, à ce que dit son propre panégyriste, Légi, aimait beaucoup les divertissements, les bals, les plaisirs ; et même à un âge avancé, elle trouvait et cherchait chaque jour, dans la danse, son plaisir le plus grand (4).

(1) Lingard, t. 8. (2) Prescott, II. p., p. 370.

(3) Id. ibid., p. 371. (4) Lingard, t. 8.

Le plus bel ornement d'Isabelle était la pureté de son ame, et une chasteté inaccessible même à la calomnie. Aussi Pierre Martyr dit que non-seulement elle était un modèle de chasteté pour toutes les femmes, mais qu'on aurait pu, à juste titre, l'appeler la chasteté même (1). Quant à la *reine-vierge*, il n'est sans doute pas nécessaire de rappeler combien peu elle ressemblait à Isabelle sous ce rapport. Elle changeait de favoris comme son père avait changé de femmes (2), et elle lui ressembla encore en ce point, qu'elle fit mettre à mort un de ceux qu'elle avait le plus aimé, le comte d'Essex. On devait avouer d'Isabelle, que son beau corps était habité par une ame vraiment belle ; et c'est aussi avec raison qu'Essex, amant d'Elisabeth dans ses vieux jours, disait que son ame était aussi difforme que son corps, parole qui contribua plus à sa mort que toutes les fautes politiques qu'il avait commises (3).

La cour d'Espagne sous Isabelle, était pour la jeune noblesse des deux sexes une école d'honnêteté, de mœurs pures, et de noble bienséance (4) ; tandis que la cour d'Angleterre, au rapport des contemporains, « était un lieu où toutes les énormités se commettaient au plus haut degré et où il n'existait d'autre amour que celui d'Asmodée, le dieu lascif de la galanterie. »

« Le seul désagrément que j'éprouve ici, écrivait un autre en parlant de la cour d'Angleterre, c'est de devoir vivre dans un lieu où il y a si peu de piété et de religion, des mœurs si dissolues et des discours si corrompus, et

(1) Mart. Ep. 279.

(2) Un décret du parlement rendit capables de succéder au trône, même les enfants naturels qu'aurait la vierge-reine. Cobbett. Hist. de la réforme, etc. Lettre 40. — Lingard, t. 8.

(3) Lingard, t. 8. (4) Prescott, II. p., p. 371. II. p., p. 362.

que je trouve pires encore que la première fois que j'y suis venu (1). »

Elisabeth voulait unir sur son front le laurier de la science au diadème du pouvoir. Elle avait, en effet, plus de culture scientifique que les autres femmes de son temps, ne comprenait pas moins de cinq langues étrangères, et était même en état de lire le texte grec du Nouveau Testament. Mais elle mettait toutes ces connaissances en spectacle d'une manière extrêmement choquante, et saisissait avec ardeur toutes les occasions de faire parade de son esprit, de son intelligence, de son éloquence et des langues qu'elle connaissait. Isabelle, quoiqu'inférieure en érudition à la reine d'Angleterre, avait cependant plus de culture intellectuelle qu'on n'en a ordinairement; elle possédait la langue latine, la parlait bien, d'une manière coulante et même avec esprit; mais elle faisait rarement usage de ce dernier talent et se montrait sous ce rapport, comme dans tout le reste, modeste et sans prétention. Elle introduisit l'imprimerie en Espagne, établit des bibliothèques, fonda des académies et favorisa les sciences de toute espèce. Elisabeth, au contraire, voulait être elle-même savante, et, de l'aveu de Hume, elle faisait plutôt parade de ses connaissances, qu'elle n'aimait les sciences (2). Ainsi, elle protégeait les sciences par vanité, et Isabelle, parce qu'elle les estimait, et qu'elle était persuadée de la grande influence qu'elles peuvent exercer sur le bonheur et le bien-être d'un peuple.

(1) Lingard, t. 8. C'est donc un mensonge énorme que cette assertion de Fr. de Raumer (Hist. de l'Eur. t. 44) : « Jusqu'à lors on n'avait pas vu de cœur tout à la fois si polie et si morale, si intelligente et si romantique (que celle d'Elisabeth). » Les feuilles historiques et politiques de Munich sont d'avis que le romantique, en ce cas, a sans doute consisté dans les soufflets qu'Elisabeth distribuait si libéralement à ses courtisans.

(2) Prescott, II, p. 384, note 68.

Ces deux reines se montrèrent intolérantes à l'égard des autres croyances; mais tandis que la politique seule, et non l'ardeur des convictions religieuses, dictait à Elisabeth tous ses édits de persécution, Isabelle prouvait la sincérité de son zèle religieux par ses sentiments de piété, par sa conduite vertueuse et par ses actes nombreux de miséricorde; de manière que sa rigueur à l'égard des Maures et des juifs est mille fois plus excusable, que la froide et cruelle persécution des puritains et des catholiques par Elisabeth, qui, selon les apparences, était elle-même sans convictions. A son avènement au trône, elle avait encore fait une profession solennelle de la religion catholique, et promis avec serment de la maintenir (1); plusieurs fois même, elle avait reçu hypocritement la communion d'un prêtre catholique, pour tromper, jusqu'au temps opportun, ses sujets, redevenus catholiques sous le règne de Marie. Mais lorsqu'elle eût jeté le masque, elle publia contre les catholiques des lois si sévères et si cruelles, et les fit mettre à mort avec tant de cruauté, que les rigueurs de l'inquisition espagnole pâlisent nécessairement à côté de ces horreurs. Le premier refus de reconnaître la reine comme chef de l'église d'Angleterre était puni de la confiscation des biens; le second, de la mort (2); puis; les prisons remplies de détenus, l'emploi continuel et effrayant de la torture, les potences toujours occupées, les corps des catholiques éventrés et écartelés, et de honteuses mutilations de toute espèce, donnaient continuellement les preuves les plus incontestables de la charité chrétienne de cette *vierge évangélique* (3). Certes, si l'inquisition sous Isabelle en a tué mille, la réforme d'Elisabeth en a tué dix mille!

(1) Lingard, t. 7. (2) Id. ibid (3) Id., ibid. Geschichte von England.

Les derniers jours de ces deux princesses furent troublés par le chagrin ; mais tandis qu'Isabelle , soucieuse de l'avenir de son royaume , prenait avec un esprit lucide et vigoureux ses dernières dispositions , et que , chrétienne pieuse et fortifiée par les bénédictions de l'Eglise , elle allait avec courage et résolution au-devant de la mort ; Elisabeth , abîmée dans une affliction profonde , tourmentée par de poignants remords , à cause de l'exécution d'Essex , son favori , et triste d'avoir perdu la faveur du peuple , était , par son humeur sombre et chagrine , un tourment pour ceux qui l'entouraient. Au lieu de se munir des sacrements des mourants , elle s'était armée d'un glaive. que souvent elle enfonçait avec fureur dans les tapisseries : la crainte de la mort lui fit , jusque dans ses derniers jours , éviter de se mettre au lit ; elle préférerait s'asseoir , à moitié désespérée , sur le parquet de sa chambre. Pendant que l'archevêque de Cantorbéry priaait devant elle , elle paraissait insensible aux consolations de la religion (1). C'est ainsi qu'elle mourut , le 24 mars 1603 , presque un siècle après Isabelle.

Prescott, qui a aussi essayé un parallèle impartial entre ces deux femmes remarquables , observe avec raison que l'ame virile de la reine d'Angleterre était , par l'absence des qualités plus douces de son sexe , beaucoup au-dessus de sa grandeur réelle ; tandis que celle de sa rivale , semblable à un édifice spacieux et régulier , perdait , en apparence , quelque chose de sa véritable grandeur , à cause de l'harmonie parfaite de tous ses rapports (2). Quelque vraie que soit cette observation de l'historien américain , elle est toutefois loin d'être la vérité tout entière ; en effet , ce n'est pas seulement l'absence des douces qualités de la

(1) Lingard, t. 8. (2) Prescott, II. p. p. 386.

femme , mais encore l'existence des plus mauvaises qualités du caractère , qui a justifié le jugement sévère que la nouvelle et impartiale école historique a commencé à porter sur Elisabeth (1) ; tandis qu'Isabelle rencontre la même vénération , auprès de presque tous les représentants des diverses tendances , tant en Espagne qu'à l'étranger.

La mort d'Isabelle fut pour l'Espagne la source de grands embarras politiques , dont la solution fut surtout due à Ximenès. Mais avant que nous nous en occupions , l'activité de l'illustre prélat sur un autre théâtre appelle notre attention.

(1) Schiller déjà faisait dire par Marie Stuart à sa meurtrière : « Malheur à vous , si le monde arrache un jour le manteau d'honneur qui couvre vos actions , et que vous jetez comme un voile brillant sur la flamme furieuse de vos désirs secrets. » Du reste , Elisabeth ne se donnait pas grande peine pour les cacher , et se souciait si peu de sa réputation , qu'elle caressait publiquement ses favoris , et assigna à Dudley une demeure près de son palais. (Lingard, t. 8.)